

INTÉRIEUR SUD

Du même auteur

Aux Éditions du Seuil

TOUS LES SOLEILS
prix Femina 1984
et « Points », n°P628

ANGELICA
1988
et « Points », n°P699

RENDEZ-VOUS SUR LA TERRE
1989
et « Points Roman », n°R454

BAMBINI
1993
et « Points Roman », n°R688

L'ÉDUCATION FÉLINE
1997
et « Points », n°P547

HÔTEL ATMOSPHERE
1998
et « Points », n°P698

UN VIEUX CŒUR
2001
et « Points », n° P983

BERTRAND VISAGE

INTÉRIEUR SUD

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-060923-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

– On ne ressuscite pas le passé? répéta-t-il, comme s’il refusait d’y croire. Mais bien sûr qu’on le ressuscite!

Francis Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique*

1

Trois petites bonnes femmes marchent en zigzags sur la plage immense. Trois brunettes aux cheveux hirsutes, les deux plus grandes armées d'un bâton qui leur sert aussi bien de fourche que de fouet, pour piocher dans les algues pourries ou chahuter les crabes.

Elles ont des tricots troués et les cuisses nues, il fait un froid piquant, on est en février 1991.

Quand soudain, d'un même mouvement, le bâton vengeur tombe de leurs mains, et les trois petites belettes s'immobilisent. Lentement, très lentement, elles s'accroupissent en rond.

De longues minutes s'écoulent, enfin les deux aînées se décident à relever le front, roulées dans leur pull, l'air béat.

Elles regardent par-dessus leur épaule, la mer qui se tient si loin qu'elle paraît envolée. Elles regardent ensuite dans le sens opposé, les maisons blanches et noires de Sferracavallo, puis à nouveau elles interrogent leur découverte.

Mais plus elles examinent le corps de l'homme

renversé sur le côté, moins elles en éprouvent de répugnance : elles sont simplement très émues, une surprise heureuse qui fait trembler leurs genoux, avec une sensation de chaud au ventre, un chatouillement à l'intérieur, et quelque chose de plus grave aussi. Comme un énorme gong qui résonnerait dans l'air derrière elles et que chacune entend.

Les trois brunettes n'osent pas encore ouvrir la bouche. Il leur arrive un grand mystère. L'homme étendu continue à gonfler au soleil du matin. Cheveux de paille, odeur de sang.

Ses boutons craquent. Il a des paupières boursoufflées, plus de narines, plus de dents. De toute manière, il leur appartient, puisque c'est elles qui l'ont trouvé. Tout ce qu'on trouve est à soi, n'est-ce pas ? Mais alors, il faudrait pouvoir le cacher quelque part, et ça, c'est une sacrée question.

Il va mourir, se dit l'aînée. Il va mourir, pense en silence la deuxième. Il va mourir, certainement.

La plus petite ne pense rien, elle frotte son nez pour ne pas pleurer.

D'où vient-il ? Qui lui a fait mal comme ça ? C'est peut-être un Viking qui s'est battu contre un requin. Un... quoi ? Un pirate venu des pays enneigés, articule l'aînée, les autres ne comprennent rien à ce charabia, et puis d'ailleurs ça n'a guère d'importance de savoir comment il est arrivé jusqu'ici. Il est à elles. Elles l'ont vu en premier.

À nouveau, elles regardent les maisons blanches et noires qui s'accrochent à la falaise de Sferracavallo, elles écoutent le gong invisible, le son de la

cloche qui vibre dans l'air. Mais alors, que faire ? On pourrait le mettre dans un hangar à bateau, dit la deuxième. Et c'est une bonne idée, c'est même la seule solution.

Quand elles ont fini de parlementer, les deux plus grandes respirent un grand coup, attrapent les bras du Viking et commencent à le tirer sur le sable humide.

La plus petite marche à côté, elle se contente de faire des tourniquets avec son bâton pour marquer la cadence et chasser les mouches. Et le curieux cortège se traîne lentement, pas à pas, vers les hangars à bateaux.

En milieu d'après-midi, un inconnu se présente sur la place de Sferracavallo. Il est monté sur une moto Honda, il demande qu'on lui indique la maison du maire, qui se trouve un peu plus loin. Sitôt renseigné, l'homme met pied à terre, frappe à la porte et tend une enveloppe, avec ces simples mots : « Voilà pour les frais. »

« Les frais de quoi ? » demande Don Gesualdo. Les frais de pension. Le maire hausse les sourcils, ne voyant pas très bien de quelle affaire on veut lui parler. La nouvelle n'a pas encore circulé. Néanmoins, il ouvre l'enveloppe et compte les billets à l'intérieur.

« Ça fait beaucoup », observe-t-il. « Il vous en restera pour les cigarettes », répond l'autre.

À présent la nuit est tombée, les barques grincent,

les mimosas parfument l'obscurité, les chats en amour se lamentent, les couples cassent des assiettes, la télévision ronronne.

En pantalon de pyjama, les pieds nus, Adriana ouvre la porte extérieure de la maison et descend l'escalier taillé dans la falaise. Adriana a quatorze ans, elle est l'aînée des filles du maire.

Sa loupiote à la main, la brunette marche sans bruit sur le sable frais et s'approche du hangar à bateau. « Ho, le Viking, tu m'entends ? Tu es là ? Réponds-moi, s'il te plaît. Dis-moi si tu es mort. »

En dérapant sur les flaques d'huile, à tâtons, Adriana s'enfonce dans les ténèbres et s'agenouille sur le ciment. « Hein, tu es mort, oui ou non ? Je peux te déshabiller ? »

Vite, ses doigts s'empêtrent dans l'obscurité. Vite, vite, bon sang, il a encore enflé pendant la journée. L'ardillon de la ceinture est difficile à détacher pour des poignets comme les siens. Dépêchons-nous.

Lorsqu'elle a terminé, elle approche la lampe. Elle voit les couilles toutes bleues et presque aussi grosses que des melons. Comme on a dû taper, taper dedans, et brusquement elle a très mal pour lui, dans sa chair à elle, c'est donc possible, on peut avoir mal à travers soi pour la chair de l'autre, elle n'y avait jamais pensé avant, des larmes lui brûlent l'intérieur des joues.

Au même instant, il y a comme un raclement de pantoufles à l'arrière du hangar, dans la partie qui communique avec les caves.

C'est Don Gesualdo, c'est son père. Adriana se retourne, bondit sur ses pieds et s'enfuit.

2

Le sommeil chaotique aura duré plusieurs jours d'affilée. Il est couché au ras du sol sur un matelas en mousse, dans une pièce obscure qui présente les apparences d'un salon. Tout ce qui l'entoure a l'air abandonné et sent le moisi, des formes indécises qui émergent à peine derrière les volets clos en permanence.

Dans un effort de ses pupilles, il suspend son attention aux faibles étincelles de lumière éclairant le papier peint : ce grand salon qui est devenu sa chambre lui fait l'effet d'un magasin de verroteries, plein de choses hors du temps, cristallines et clinquantes.

Il ne peut pas encore bouger, il accumule des forces ou il en perd, ou les deux à la fois. Si quelqu'un lui adressait la parole, mais ce n'est jamais le cas, lui demandait son nom par exemple, il saurait s'en souvenir. Arturo Straniero. Sauf qu'il faudrait déjà que ce soit une personne bien patiente, avec ses dents en miettes.

Il vivait depuis peu à Catane quand ils lui sont

tombés sur le dos. Mais c'est uniquement par déduction qu'il parvient à l'établir, qu'il peut penser à un traquenard. Car, pour le reste, il a tout oublié.

Il referme les yeux.

Des idées imprécises sillonnent son corps, rapides, brûlantes, de celles qui laissent comme des trous aux endroits où elles passent.

Pourquoi ne l'ont-ils pas tué tout simplement ? On s'est arrangé pour doser l'humiliation.

Il arrive qu'Arturo Straniero se pisse dessus, sans même s'en rendre compte, pendant que l'infirmière change ses pansements. La douleur monte à pic. La douleur, c'est une bille de mercure qui voyage dans sa chair. Lorsqu'elle s'en va, une fatigue incommensurable s'installe, et le plafond alors se met à tourner. C'est comme de vomir quand on n'a rien dans l'estomac.

Chaque fin d'après-midi, Don Gesualdo le maire va bavarder au cercle avec les gens de sa condition. On dénombre trois cercles actifs à Sferracavallo, celui des professions libérales, celui des artisans, enfin celui des pêcheurs et des ouvriers.

Au bout de huit jours, la Honda grise réapparaît et l'émissaire revient frapper chez Don Gesualdo. Il tient dans la main une nouvelle enveloppe, correspondant aux frais de la deuxième semaine. Comme elle est exactement aussi épaisse que la première, Don Gesualdo peut se dispenser de recompter l'argent.

La douleur est une bille de mercure.

Arturo Straniero parvient quelquefois à se redresser et à s'asseoir sur le bord du matelas. Il reste dans

cette position un bon quart d'heure, étourdi par le reflux du sang dans son cerveau, puis soudain quelque chose se présente à ses yeux, un grand rectangle de lumière et de farniente accroché dans l'azur.

L'image est si concrète, si bouleversante qu'il a la sensation de pouvoir la toucher.

Une terrasse à Catane, avec des roses, un citronnier, de la poussière et des chaises longues. Juste à droite de la porte-fenêtre, il y a un robinet. Lorsque venait le soir, le grand plaisir de Veronica était de remplir des seaux et des bassines qu'elle balançait sur les pavés incandescents, pour faire tomber la température.

Tout l'été, tous les soirs.

Veronica jette les seaux. L'eau se répand joyeusement en nappe fumante, accumulant au passage des pétales, des mégots, des fourmis noyées, des pépins de raisin qui suivent la pente du carrelage et vont s'engouffrer dans un trou derrière le pot de romarin, tandis que la chatte effrayée saute en l'air.

Du fond de sa fatigue, Arturo aimerait pouvoir franchir la porte-fenêtre et visiter l'intérieur, avec ses pieds mouillés, avec ses yeux douloureux, mais il n'arrive jamais jusque-là.

Un jour, Don Gesualdo s'autorise une petite conversation avec lui, sans ouvrir les volets. On ne peut pas dire qu'ils se sont vus beaucoup. C'est seulement la deuxième ou troisième visite qu'il lui accorde. Comment ça va ? Pas mieux ? Ah, quelle tristesse, le monde n'est que férocité.

Et Don Gesualdo d'ajouter : « Je suppose que ça

t'intéresserait de savoir ce que tu fais ici. Tu vas rire. Je n'en ai pas la plus fichue idée. Mais supposons que tu me demandes, comme ça, histoire de bavarder, à titre personnel, si je suis choqué par ce qui t'arrive, je répondrais que non. Probablement, ces gens étaient dans leur droit. Je n'ai jamais vu quelqu'un se faire mettre en bouillie de cette façon, sans qu'il y ait une raison solide et valable. »

Arturo n'écoute plus. Le pouce dans la bouche, il explore doucement ses gencives nues.

Aux heures creuses de la journée, la porte donnant sur le couloir s'entrebâille quelquefois, une gamine se faufile. Elle vient seule, elle se glisse sous la table et finit par se confondre entièrement avec l'obscurité. Il ne reste que le rythme de son haleine, une odeur d'algues, de sueur, de course à pied.

Et peut-être un autre élément, quelque chose de plus mystérieux et plus profond : le respect que cette enfant lui témoigne. Là, sous la table, serrant dans sa main un cahier et un crayon.

Cela va faire bientôt un mois que ce cauchemar dure. Don Gesualdo a déjà touché quatre enveloppes, mais il s'est contenté de les décacheter et de prendre l'argent, sans jugement ; il attend la cinquième.

La cinquième enveloppe est différente, elle renferme des documents. Premièrement, un passeport rouge foncé de la République française, qu'Arturo reconnaît sans difficulté : c'est le sien. Il est né à Sète en 1955, fils aîné de Luigi Straniero, maçon, et de Graziella Calisi, l'un et l'autre originaires de la même commune de San Felice Circeo, aujourd'hui devenue

une villégiature réputée. À l'époque, il n'y avait que des vignes qui ne valaient rien. Son père était parti le premier, il avait dix-neuf ans. Sa mère vivait en contrebas du bourg, elle avait des sourcils épais et des yeux effilés. Elle ne fut pas spécialement affectée du départ d'un garçon qu'elle avait à peine vu : trois ans les séparaient. Ils tombèrent amoureux seulement cinq ans plus tard, un de ces mois d'août où les exilés, jeunes et vieux, revenaient danser dans les bals de San Felice. Au printemps suivant ils se mariaient.

Dans la cinquième enveloppe que vient d'ouvrir Don Gesualdo, il n'y a pas seulement un passeport écorné et sali, mais aussi un billet d'avion : pour Santiago du Chili. Aller simple avec décollage le 18 mars à 10 h 50, escales à Rio et Buenos Aires. Pourquoi le Chili ? Comme qui dirait la Lune.

Quoi qu'il en soit, on peut enfin ouvrir les volets et les fenêtres, faire circuler le vent tiède de ce début de printemps. Et de même que les prisonniers changent de tenue en retrouvant la vie civile, Don Gesualdo offre à son pensionnaire un blouson en daim, une chemise blanche, une paire de mocassins et un pantalon léger.

En dépliant ses jambes pour redresser sa silhouette creuse, le Français se casse la figure. Arturo vient d'avoir trente-six ans, mais il se trouve démuni et apeuré comme un vieillard. Voulant se relever trop vite, dans son énervement il tombe à nouveau. Tout à coup, il se dit qu'il n'aura jamais plus de nouvelles de Veronica. Jamais plus ! Ses genoux se mettent à trembler, son souffle s'affole.

Il ne connaît qu'une seule personne qui pourrait lui donner des informations. Arturo saisit le maire par les épaules : « J'ai besoin de téléphoner, avec votre permission. »

Comme s'il venait d'entendre une ineptie qui dépasse toutes les bornes, Don Gesualdo éclate franchement de rire. Quoi ? Téléphoner ? Manquerait plus que ça.

Le vent balaie les dunes et les vagues sont toutes blanches, cela vaudrait la peine de s'arrêter sur ces grèves perdues qui donnent déjà une sensation de bout du monde. Mais la Mercedes file sans se presser vers l'aéroport de Punta Raisi, qu'on appellera d'ici quelques années l'aéroport Falcone et Borsellino.

Quand ils pénètrent dans le hall, l'embarquement a commencé.

« À la grâce de Dieu », murmure le maire en l'embrassant. « J'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu. Maintenant, tiens-toi tranquille. »

3

Et c'est ainsi que le Français, amaigri, déboussolé, fut expédié comme un cageot d'agrumes par-dessus l'Océan, abandonnant une bonne partie de sa dentition sur le sable d'une plage de Sicile.

Les cageots d'agrumes ne se révoltent pas contre leur destin. Sa relative jeunesse lui permit de se rétablir dans un délai étonnamment court. Mais en récupérant l'intégralité de ses moyens (mis à part l'usage des dents, qui coûtaient encore trop cher pour son portefeuille), Arturo Straniero fit connaissance avec l'espoir. Or, c'est l'espoir qui fait pleurer.

Que lui était-il arrivé ? Au-dessus de ce large trou noir qui avait commencé avec la plage, il grattait de temps en temps une allumette, la promenait sur les erreurs ou les imprudences qu'il avait commises, il se revoyait lui-même comme une ombre qui s'avance vers la catastrophe et qui refuse d'en convenir, cela ne durait qu'une seconde, le vent du Chili éteignait la flamme, ou peut-être la pluie, il ne gardait qu'un goût de soufre au bout des doigts.

Oui, que lui était-il arrivé ? D'abord il avait eu

l'intention de tourner un film autour de quatre personnages et de leurs familles, les véritables maharadjahs de la Sicile orientale. Curieusement, on l'avait laissé faire. Il était arrivé au bout de son projet, il avait voulu souffler un peu, un beau soir il s'était retrouvé enfouissant son visage dans l'aisselle poivrée de la fille d'un des quatre maharadjahs. On l'avait encore laissé faire. Veronica Rendo avait trente-quatre ans, deux ans de moins que lui. Plus rien ne les retenait, ils pouvaient s'afficher bras dessus, bras dessous dans les rues bondées de monde à l'heure de la promenade crépusculaire. Aussi longtemps que Veronica étendrait son amour sur lui, il resterait immunisé, le risque serait égal à zéro. Mais après six mois de vie commune, les disputes absurdes se multiplièrent, chaque éclat de voix entre eux devint comme un coup de canif dans la moustiquaire qui protégeait ses nuits, sa vie, son sang.

Voilà ce qu'il était parvenu à comprendre, en grattant des allumettes dans sa tête d'homme désespéré. Il disparut huit ans, c'est-à-dire qu'il en comptait trente-six lorsqu'il se fit tabasser sur la plage, mais quand les Catanais entendraient parler de lui à nouveau, il en aurait quarante-quatre. Il passa ces huit années sur l'île de Chiloé, un bout de terre éternellement pluvieux à des centaines de kilomètres au sud de Santiago. Il apprit l'espagnol, la pêche, la chasse, la cuisine, et, oubliant tous ses anciens métiers jusqu'au dernier – celui de réalisateur de documentaires pour la télévision –, il gagna son pain en faisant du commerce, vendant un peu de tout, des bonnets

en laine, des anguilles vivantes, des empanadas, du pâté de pélican. Plus tard il devint contremaître dans une scierie.

C'est l'espoir qui fait pleurer. Il sollicita à maintes reprises les renseignements téléphoniques internationaux, sans rien obtenir. Le nom qu'il recherchait, celui de Veronica Rendo, demeurait introuvable, et l'ancien numéro était aux abonnés absents.

Un seul personnage aurait pu lui donner des nouvelles d'elle. Du moins, à l'intérieur du cercle de ses connaissances. Le type s'appelait Vito Taccone, il habitait Catane, le quartier mal famé du Fortino, c'était un célèbre bon à rien, d'une irrésistible et singulière beauté physique, les joues creuses comme celles d'un renard, des yeux très écartés.

Vito Taccone: même Arturo avait eu autrefois un véritable coup de foudre en le voyant. Ce visage habité par un genre de mélancolie lunaire et sauvage échappait aux normes reconnues, il déclenchait chez tout le monde quelque chose de précis: l'excitation de la frayeur.

Arturo avait fait sa connaissance dans une gargote d'Acì Trezza où l'on dégustait des oursins. Le charme de cet individu évoquait le dangereux cocktail d'un croisement de races jamais expérimenté avant lui. Sa paresse, son ignorance, son inutilité sociale, tout cela devenait attirant rien qu'à le regarder.

On imaginait facilement d'autres choses. On l'aurait bien vu violer des filles dans un large sourire, puis demander pardon en leur faisant éclater la cervelle contre un mur. Rien à faire, ce type était beau.

À son premier coup de fil transatlantique, Arturo le supplia de lui dire si Veronica était vivante. Il avait du mal à former les syllabes, il sanglotait à moitié.

Taccone lui raccrocha au nez, en ricanant.

Toutes les grandes solitudes se ressemblent. Arturo Straniero supportait la sienne en se nourrissant de l'illusion qu'il s'agissait seulement d'une désastreuse parenthèse dans sa vie – une parenthèse un peu longue – et qu'un jour arriverait où Veronica et lui reprendraient des couleurs, le couple sensationnel qu'ils avaient formé deviendrait aussi flamboyant que par le passé.

Il se mit à y croire dur comme fer. Qu'il est possible de revivre le temps révolu, d'avancer à reculons jusqu'à l'endroit où on a peut-être laissé filer une maille. Connaissez-vous cette envie ? Pénétrer incognito dans un appartement qui fut le vôtre il y a des années, mettre ses pas dans ses pas, se rendre visite à soi-même, et que cela n'étonne personne, parce que les voisins pensaient à vous justement. Ils vous le disent sans hésiter : on pensait à toi.

Ce n'est qu'une douce illusion, bien entendu. Personne ne se conduit de cette façon, jamais. Personne ne tente de redonner aux choses le visage qu'elles ont possédé dans une époque joyeuse. Personne ne revient se coucher dans un lit qu'il a quitté depuis si longtemps, ni ouvrir une boîte à lettres où son nom n'est plus écrit.

Personne ne fait le tour de la terre pour retrouver un grain de beauté sur une fesse.

Au contraire, tout le monde trouve normal de se

INTÉRIEUR SUD

– Merci beaucoup, c'est peut-être mieux comme ça, chuchota-t-elle. Je voudrais rester tranquille un moment.

Le voisin prit congé, et Veronica de nouveau seule se laissa tomber sur le canapé. Elle pleura encore un peu, avec un plaisir particulier. Elle se demandait seulement à quelle heure il rentrerait.

